

monde tout nouveau, qui m'est inconnu, auquel je ne veux pas m'arrêter. La situation du jardin Boboli est admirable. Je suis parti aussi précipitamment que j'étais entré.

On voit, à la ville, la richesse du peuple qui l'a bâtie. On reconnaît qu'elle a joui d'une suite de bons gouvernements. En général, on est surpris en Toscane de l'aspect imposant et beau des ouvrages publics, des routes et des ponts. Tout est propre et solide en même temps; on cherche à la fois l'utile et l'agréable. Partout on remarque des soins vivifiants. L'État de l'Église, au contraire, ne semble se conserver que parce que la terre ne veut pas l'engloutir.

Quand je disais naguère ce que les Apennins pourraient être, je devinais la Toscane. Comme elle était beaucoup plus basse, l'antique mer a fait son devoir à merveille, et entassé une terre argileuse profonde. Elle est jaune clair et facile à travailler. Les paysans labourent profondément, mais d'une manière encore toute primitive: leur charrue n'a point de roues, et le soc n'est pas mobile. Le laboureur la pousse, courbé derrière ses bœufs, et fouille la terre. On fait jusqu'à cinq labours. On répand avec les mains un peu de fumier très-léger; enfin on sème le froment, puis on élève d'étroites buttes; entre deux se forment de profonds sillons, par où l'eau de pluie doit s'écouler. Le blé croît sur les buttes. On va et vient dans les sillons pour le sarcler. Ce procédé se comprend là où l'humidité est à craindre, mais je ne puis concevoir pourquoi on l'emploie dans les plus belles campagnes. Je fis cette réflexion près d'Arezzo, où s'ouvre une plaine magnifique. On ne peut voir des champs d'une plus grande propreté; pas même une glèbe; tout semble passé au crible. Le froment réussit à souhait, et paraît trouver ici toutes les conditions qui conviennent à sa nature. La seconde année, on sème des fèves pour les chevaux, auxquels on ne donne ici point d'avoine. On sème aussi des lupins. Ils sont déjà d'un vert magnifique et donneront leur récolte au mois de mars. Le lin aussi est déjà levé, il passe l'hiver en terre et acquiert par la gelée plus de consistance.

L'olivier est une plante singulière; il ressemble au saule; il perd aussi le cœur de la tige, et l'écorce s'éclate: néanmoins, il a un air plus robuste. On reconnaît, à l'apparence du bois,

qu'il croît lentement, et que sa structure est d'une extrême finesse. Le feuillage est celui du saule, mais les rameaux ont peu de feuilles. Autour de Florence, sur le penchant des monts, tout est planté d'oliviers et de vignes. Les intervalles sont consacrés aux céréales. Près d'Arezzo et plus loin, on laisse les champs plus libres. Je trouve qu'on n'extirpe pas assez le lierre, qui est nuisible aux oliviers et aux autres arbres, et qu'il serait si aisé de détruire. On ne voit aucune prairie. On dit que le blé de turquie épuise la terre; que, depuis qu'on l'a introduit, l'agriculture a perdu sous d'autres rapports. Je le crois volontiers, vu le peu d'engrais qu'on emploie.

J'ai pris congé ce soir de mon capitaine, avec l'assurance, avec la promesse, de l'aller voir quand je repasserais à Bologne. C'est le véritable représentant d'un grand nombre de ses compatriotes. Quelques mots le feront connaître. Comme j'étais souvent silencieux et rêveur, il me dit une fois: *Che pensa? Non deve mai pensar l'uomo, pensando s'invvecchia.* C'est-à-dire: « A quoi pensez-vous? L'homme ne doit jamais penser: penser fait vieillir. » Et après un moment de conversation: *Non deve fermarsi l'uomo in una sola cosa, perchè allora divien matto: bisogna aver mille cose, una confusione, nella testa.* C'est-à-dire: « L'homme ne doit pas s'arrêter à une seule chose, car alors il devient fou; il faut avoir mille choses, une confusion, dans la tête. » Le bon homme ne pouvait savoir que j'étais silencieux et rêveur précisément parce qu'une confusion de choses anciennes et nouvelles me troublait le cerveau. Voici quelques détails qui feront mieux connaître encore la culture d'un Italien tel que celui-là.

Comme il voyait bien que j'étais protestant, il me demanda, après quelques détours, la permission de me faire certaines questions, car il avait ouï dire mille choses étranges de nous autres protestants, sur lesquelles il désirait être enfin éclairci. « Pouvez-vous, me dit-il, vivre sur un bon pied avec une jolie fillette sans être précisément marié avec elle? Vos prêtres vous souffrent-ils cela? — Nos prêtres sont des gens sages, lui répondis-je, qui ne s'informent pas de ces bagatelles. Mais, à dire le vrai, si nous voulions les consulter là-dessus, ils ne nous accorderaient pas la permission. — Vous n'êtes donc pas obligés de les

consulter? s'écria-t-il. Oh! les gens heureux que vous êtes! Et comme vous ne vous confessez pas à eux, ils n'en savent rien! » Là-dessus, il se répandit en invectives contre sa prêtraille, et en éloges de notre heureuse liberté. « Pour ce qui regarde la confession, reprit-il, que dois-je croire? On nous raconte que tous les hommes, ceux même qui ne sont pas chrétiens, doivent pourtant se confesser : mais que, ne pouvant, dans leur endurcissement, trouver ce qui est bon, ils se confessent à un vieux arbre : ce qui est assurément assez ridicule et assez impie, mais qui démontre que vous reconnaissez la nécessité de la confession. » Je lui expliquai nos idées sur la confession, et comment les choses se passent. Cela lui parut très-commode, mais il me fit observer que c'était à peu près aussi bien que si l'on se confessait à un arbre.

Après quelque hésitation, il me pria très-sérieusement de lui répondre sincèrement sur un autre point. Il tenait, dit-il, de la bouche d'un de ses prêtres, qui était un homme véridique, que nous pouvions épouser nos sœurs, ce qui était pourtant bien fort. Je niai la chose, et je voulus lui donner quelques idées humaines de notre doctrine, mais il y fit peu d'attention : cela lui semblait trop ordinaire, et il en vint à une nouvelle question. « On nous assure, dit-il, que Frédéric le Grand, qui a remporté tant de victoires, même sur les croyants, et qui a rempli le monde de sa gloire; que cet homme, généralement tenu pour un hérétique, est un vrai catholique, et qu'il a du pape la permission de le dissimuler. En effet il n'entre jamais, comme on sait, dans aucune de vos églises, mais il accomplit ses dévotions dans une chapelle souterraine, le cœur froissé de n'oser pas professer ouvertement la sainte religion; car, s'il le faisait, ses Prussiens, qui sont un peuple brutal et de furieux hérétiques, le mettraient à mort sur-le-champ, ce qui ne ferait aucun bien à la cause. C'est pourquoi le saint-père lui a donné cette permission. En échange, le roi propage et favorise en secret, de tout son pouvoir, la seule religion par laquelle on puisse être sauvé. » Je le laissai dire, et me bornai à lui faire observer que l'affaire étant fort secrète, personne n'en pouvait rendre témoignage. Telle fut notre conversation presque tout entière, et j'admirai ce clergé habile, qui sait écarter et défi-

gurer tout ce qui pourrait faire invasion et porter le désordre dans la sphère ténébreuse de sa doctrine héréditaire.

J'ai quitté Pérouse par une matinée superbe et goûté le délice de me retrouver seul. La situation de la ville est belle, la vue du lac, extrêmement agréable. J'ai bien gravé ces images dans mon souvenir. La route commence par descendre, puis elle continue dans une gracieuse vallée, encadrée de part et d'autre de collines lointaines. Enfin j'aperçus Assise. Je savais, par Palladio et Volkmann, qu'il s'y trouve encore un beau temple de Minerve du temps d'Auguste, fort bien conservé. Je quittai à Madonna del Angelo mon voiturin, qui poursuivit sa route pour Foligno, et, par un gros vent, je montai à Assise; car il me tardait de faire une marche à pied dans un pays pour moi si solitaire. Je laissai à ma gauche, avec dégoût, les constructions énormes et l'architecture babylonienne des églises, entassées l'une sur l'autre, sous lesquelles saint François repose, car c'est là, me disais-je, qu'on forge les têtes comme celle de mon capitaine. Ensuite je demandai à un joli jeune garçon *Santa Maria della Minerva*. Il m'accompagna au haut de la ville, qui est bâtie sur le penchant d'un mont. Nous arrivâmes enfin dans la véritable ville antique, et tout à coup je vis devant moi l'excellent ouvrage, le premier monument complet de l'antiquité qui se soit offert à mes yeux. Un temple modeste, comme il convenait pour une si petite ville, et pourtant si parfait, si bien conçu, qu'il serait partout admiré. Un mot, avant tout, de sa situation! Depuis que j'ai lu dans Vitruve et dans Palladio comment on doit bâtir les villes, placer les temples et les édifices publics, j'ai un grand respect pour ces choses. Ici encore, les anciens étaient naturels avec grandeur. Le temple s'élève avantageusement à mi-côte, à l'endroit où deux collines aboutissent, sur la Place : c'est le nom qu'elle porte encore. Cette place s'élève elle-même en pente douce, et quatre rues s'y rencontrent, qui forment une croix de Saint-André très-marquée; deux vont de bas en haut, deux de haut en bas. Probablement les maisons aujourd'hui bâties vis-à-vis du temple, et qui masquent la vue, n'existaient pas jadis. Qu'on les suppose enlevées, on découvrirait au sud la plus riche contrée, et en même temps le sanctuaire de Minerve se

verrait de tous côtés. La disposition des rues est peut-être antique, car elles suivent la figure et la pente de la montagne. Le temple n'est pas au milieu de la place, mais il est situé de telle sorte qu'il présente un beau raccourci au voyageur qui vient de Rome. Il ne faudrait pas dessiner l'édifice seulement, mais aussi son heureuse situation.

Je ne pouvais non plus assez admirer dans la façade l'ingénieuse combinaison du travail de l'artiste. L'ordre est le corinthien; les entre-colonnes sont d'un peu plus de deux modules. Le pied des colonnes et les plinthes semblent reposer sur des piédestaux; mais ce n'est qu'une apparence, car le socle est coupé cinq fois, et, chaque fois, s'élèvent entre les colonnes cinq degrés, par où l'on arrive à une plate-forme sur laquelle proprement les colonnes reposent, et d'où l'on entre dans le temple. Couper le socle était ici une témérité parfaitement à sa place; car, le temple étant bâti contre la montagne, l'escalier aurait dû être porté beaucoup trop en avant, et il aurait resserré la place. Combien de marches avaient encore été posées au-dessous, c'est ce qu'on ne peut déterminer; elles sont, à l'exception d'un petit nombre, enfouies sous le pavé. Je me suis arraché à regret à cette contemplation, et je me suis promis d'appeler l'attention des architectes sur cet édifice, afin qu'on nous en donne un plan exact, car j'ai pu remarquer ici une fois de plus combien la tradition est une chose mauvaise: Palladio, qui avait toute ma confiance, donne, il est vrai, le dessin de ce temple, mais il ne peut l'avoir vu lui-même: il pose de véritables piédestaux sur la plate-forme, ce qui donne aux colonnes une élévation démesurée, et produit une masse énorme, choquante, palmyrienne, tandis qu'en réalité on trouve un objet paisible, gracieux, qui satisfait l'œil et la pensée. Ce qui s'est développé en moi par la contemplation de cet ouvrage est inexprimable et produira des fruits permanents.

Par une admirable soirée, je descendais la voie romaine, dans le calme d'esprit le plus heureux, lorsque j'entendis derrière moi des voix rudes, violentes, de gens qui disputaient entre eux. Je soupçonnai que ce pouvait être les sbirres que j'avais déjà remarqués dans la ville. Je poursuivis tranquillement

mon chemin, et je prêtai l'oreille. Je compris bientôt que c'était à moi qu'on en voulait. Quatre de ces gens, deux armés de fusils, passèrent à côté de moi d'un air rébarbatif, marmotèrent, revinrent bientôt sur leurs pas et m'entourèrent. Ils me demandent qui je suis et ce que je fais là. Je réponds que je suis un étranger, que j'ai pris à pied par Assise, tandis que le voiturin va à Foligno. Il ne leur parut pas vraisemblable qu'on payât une voiture et qu'on allât à pied. Ils me demandent si j'ai été au grand couvent. « Non, leur dis-je, l'édifice m'est connu depuis longtemps; mais, comme je suis architecte, je me suis arrêté cette fois à considérer Sainte-Marie de Minerve, qui est, comme vous savez, un modèle d'architecture. » Ils en convinrent, mais ils trouvèrent très-mauvais que je n'eusse pas présenté mes hommages à Saint-François, et me firent connaître leur soupçon, que mon métier pourrait bien être de faire la contrebande. Je leur montrai combien il était ridicule de prendre pour un contrebandier un homme qui allait son chemin seul, sans valise et les poches vides. Là-dessus, j'offris de retourner avec eux à la ville et de me rendre chez le podestat, de lui montrer mes papiers, qui lui feraient connaître que j'étais un étranger honorable. Sur cela, ils grommelèrent et dirent que ce n'était pas nécessaire, et comme je continuais à me montrer sérieux et résolu, ils finirent par s'éloigner et s'en retourner à la ville. Je les suivis des yeux. Je voyais ces drôles au premier plan, et, derrière eux, l'aimable Minerve, qui me jetait encore un regard amical et consolant; ensuite mes yeux se portèrent à gauche sur la triste coupole de Saint-François, et j'allais poursuivre mon chemin, quand un de ceux qui étaient sans armes se sépara de la troupe et courut à moi d'un air tout gracieux. Il me salua et me dit: « Seigneur étranger, il serait juste de me donner un pourboire, car je vous assure que je vous ai pris tout de suite pour un brave homme, et que je l'ai déclaré tout haut à mes camarades. Mais ce sont des têtes chaudes, des emportés, qui n'ont aucune connaissance du monde. Vous aurez aussi remarqué que j'ai, le premier, approuvé et appuyé vos paroles. »

Je lui en ai témoigné ma satisfaction et lui ai recommandé de protéger les étrangers honorables qui viendraient à Assise

pour l'amour de la religion ou de l'art, et surtout les architectes qui voudraient mesurer et copier le temple de Minerve, qu'on n'avait pas encore bien dessiné et gravé sur cuivre. Il ferait bien de les seconder, car sans doute ils se montreraient reconnaissants. En parlant ainsi, je lui glissai dans la main quelques pièces d'argent, qui lui causèrent une joyeuse surprise. Il me pria de revenir, et surtout de ne pas manquer la fête du saint, où je pourrais m'édifier et me réjouir en toute sûreté. Si même, comme joli cavalier, j'avais affaire d'une jolie dame, il pouvait m'assurer qu'à sa recommandation, je serais bien reçu de la plus belle et la plus honorable femme de toute la ville d'Assise. Puis il s'éloigna en me protestant que, ce soir même, il penserait à moi auprès du tombeau du saint et prierait pour le succès de mon voyage. C'est ainsi que nous nous séparâmes et je fus charmé de me retrouver seul avec la nature et avec moi-même. La route jusqu'à Foligno m'offrit une promenade des plus belles et des plus agréables que j'eusse jamais faites : quatre heures de marche le long d'une montagne, d'où je voyais à droite une vallée richement cultivée.

Avec les voiturins, on voyage assez mal commodément. Ce qui m'en plaît, c'est qu'on peut les suivre aisément à pied. Je me suis fait traîner comme cela depuis Ferrare. Cette Italie, si favorisée de la nature, est restée infiniment en arrière des autres pays pour tout ce qui est mécanique et technique, sur quoi est cependant basée une façon de vivre plus commode et plus animée. L'équipage des voiturins, qu'on appelle encore *sedia*, « un siège, » est né assurément des anciennes litières, dans lesquelles les femmes, les hommes âgés et les grands personnages se faisaient porter par des mulets. Au lieu du mulet de derrière, qu'on a attelé devant, à côté des brancards, on a mis deux roues dessous, et l'on n'a songé à aucun autre perfectionnement. On est balancé comme on l'était il y a des siècles. Il en est de même des habitations et de tout le reste.

Si l'on veut voir encore réalisée l'idée primitive, poétique, que les hommes passaient presque toute leur vie en plein air, et, en cas de besoin, se retiraient quelquefois dans des cavernes, il faut entrer dans les maisons de ce pays, surtout dans

celles de la campagne. Elles sont tout à fait dans le genre et le goût des cavernes. Ils s'abandonnent à cette incroyable insouciance de peur que la réflexion ne les fasse vieillir. Ils négligent avec une légèreté inouïe de se prémunir contre l'hiver, contre les longues nuits, et, pendant une grande partie de l'année, ils souffrent comme les chiens. Ici, à Foligno, dans un ménage parfaitement homérique, où tout le monde se rassemble, crie et fait vacarme autour d'un feu qui brûle à terre dans une grande pièce, où l'on mange à une longue table, comme le peintre nous représente les noces de Cana, je saisis l'occasion d'écrire ces lignes, quelqu'un ayant fait chercher un encrier, à quoi je n'aurais pas songé dans de pareilles circonstances. Mais on reconnaît aussi à cette feuille que ma table à écrire est froide et incommode.

Je sens bien maintenant qu'il est téméraire de s'engager dans ce pays sans être préparé et accompagné : la diversité des monnaies, les voiturins, les prix des objets, les mauvaises auberges, causent des embarras journaliers, en sorte qu'une personne qui, comme moi, voyage seule pour la première fois, et qui espérait et cherchait des jouissances continuelles, doit se trouver fort mal à son aise. Je n'ai rien voulu voir que le pays même, quoi qu'il en pût coûter, et, dût-on me traîner jusqu'à Rome sur la roue d'Ixion, je ne me plaindrai pas.

Terni, 27 octobre, au soir.

Me voilà de nouveau assis dans une caverne. Celle-ci a souffert, il y a une année, d'un tremblement de terre. Cette petite ville est située dans une admirable contrée, que j'ai contemplée avec bonheur en faisant le tour de la place dans un chemin de ronde. Elle se trouve à la naissance d'une belle plaine entre des montagnes qui sont encore toutes calcaires. De même que Bologne est bâtie au delà, Terni l'est en deçà et au pied des Apennins.

Depuis que le soldat du pape m'a quitté, j'ai un prêtre pour compagnon de voyage. Celui-ci paraît un peu plus content de son état. Il sait déjà que je suis un hérétique, et il répond très-volontiers à mes questions sur le rite et les autres choses qui s'y rapportent. A me trouver toujours en contact avec de nou-

veaux personnages, j'atteins mon but parfaitement. Il suffit d'entendre les gens du peuple parler entre eux pour avoir un tableau vivant du pays entier. Il règne entre eux tous un merveilleux antagonisme; ils sont singulièrement prévenus en faveur de leur province et de leur ville, et ne peuvent se souffrir les uns les autres; les états sont en lutte perpétuelle, et, tout cela, avec une passion profonde, vive, sans cesse éveillée, au point de vous donner tout le jour la comédie: ils se montrent à nu, cependant ils s'arrêtent à propos, et ils s'aperçoivent du point où l'étranger ne peut se démêler dans leurs affaires.

Je suis monté à Spolète, et j'ai été sur l'aqueduc, qui est en même temps un pont jeté d'une montagne à une autre. Les dix arches en briques, qui s'étendent sur la vallée, portent tranquillement le poids des siècles, et l'eau continue de jaillir à Spolète de toutes parts. C'est le troisième ouvrage des anciens que je vois, et toujours le même grand caractère. Une seconde nature agissant pour les usages civils, voilà leur architecture: tel est l'amphithéâtre, le temple, l'aqueduc. C'est maintenant que je sens combien j'avais raison de haïr tout ce qui est arbitraire, comme, par exemple, le Winterkasten sur le Weissenstein¹, un néant pour néant, un énorme fruit monté, et ainsi de mille autres choses. Tout cela est mort-né, car ce qui n'a pas en soi une véritable raison d'être est sans vie et ne peut être grand ni grandir. Que ne dois-je pas déjà de plaisirs et de connaissances aux huit semaines qui viennent de s'écouler! Mais il m'en a coûté assez de fatigue. Je tiens les yeux toujours ouverts, et j'imprime les objets dans ma mémoire. Je voudrais m'abstenir tout à fait de juger, si seulement c'était possible.

Saint-Crucifix, bizarre chapelle au bord du chemin, ne me paraît pas le reste d'un temple: on a trouvé là des colonnes, des pilastres, des entablements, et on les a rajustés d'une façon, non pas absurde, mais folle. Cela ne peut se décrire; la gravure s'en trouve sans doute quelque part. Et l'on éprouve de la sorte une singulière impression, tandis qu'on travaille à se faire une idée de l'antiquité, de se voir sans cesse en présence des ruines au moyen desquelles il faudrait reconstruire à grand-peine les choses dont on n'a encore aucune idée.

1. Près de Cassel.

Mais pour ce qu'on nomme la terre classique, il en est autrement. Bien que l'on ne s'abandonne pas à son imagination, et qu'on prenne le pays tel qu'il se présente, il n'en est pas moins le théâtre décisif, le cadre nécessaire des plus grandes actions. Aussi l'ai-je toujours observé jusqu'à présent en géologue et en paysagiste, pour étouffer l'imagination et le sentiment, et garder une idée libre et claire de la localité. Alors l'histoire s'y rattache merveilleusement, d'une manière vivante, sans qu'on se rende compte de ce qu'on éprouve, et je sens le plus vif désir de lire Tacite à Rome.

Je ne puis non plus laisser tout à fait de côté la température. Lorsque, parti de Bologne, je gagnais les Apennins, les nuages couraient toujours au nord; plus tard ils changèrent de direction et se dirigèrent vers le lac Trasimène. Là, ils s'arrêtèrent ou s'avancèrent aussi vers le midi. Et tandis que, durant l'été, la grande plaine du Pô envoie tous les nuages dans les montagnes du Tyrol, elle en envoie maintenant une partie dans les Apennins. De là peut venir ce temps de pluie.

On commence à récolter les olives. On les cueille ici avec la main. Ailleurs on les abat à coups de gaules. Si l'hiver est précoce, on laisse aux arbres le reste de la récolte jusqu'en février. J'ai vu aujourd'hui sur un sol très-pierreux des arbres d'une grandeur et d'une vieillesse remarquables.

La faveur des muses, comme celle des démons, ne nous visite pas toujours au moment convenable. Elles m'ont sollicité aujourd'hui de composer quelque chose qui ne vient pas du tout à propos. Au moment où je m'approche du centre du catholicisme, entouré que je suis de catholiques, emballé dans une *sedes* avec un prêtre, tandis que je m'efforce d'observer et de saisir, avec le sentiment le plus pur, la nature dans sa vérité et l'art dans sa noblesse, j'ai été vivement frappé de l'idée que toute trace du christianisme primitif est effacée; même, si je me le représentais dans sa pureté, tel que nous le voyons dans l'histoire des apôtres, je me sentais frémir à la vue de l'informe et baroque paganisme qui pèse sur ces naïfs commencements. Alors ma pensée s'est reportée sur le Juif errant, qui a été le témoin de tous ces développements étranges, et qui a vu un état de choses si bizarre, que Jésus lui-même, quand il reviendra

pour s'enquérir des fruits de sa doctrine, court le risque d'être crucifié une seconde fois. La légende *venio iterum crucifigi* devait me servir de matière pour cette catastrophe. Ces rêves m'occupent encore; car, dans mon impatience d'aller plus loin, je me couche tout habillé, et je ne sais rien de plus charmant que d'être éveillé avant le jour, de me jeter dans la voiture, d'aller au-devant du jour entre le sommeil et la veille, et de laisser le champ libre à tous les rêves de mon imagination.

Citta Castellana, 28 octobre 1786.

Je ne veux pas laisser échapper le dernier soir. Il n'est pas encore huit heures et déjà tout le monde est couché. Je puis donc, pour la bonne bouche, songer au passé et me réjouir à la pensée de ce qui m'attend. La journée a été sereine et magnifique, la matinée très-froide, le jour clair et chaud, la soirée venteuse mais très-belle. Nous sommes partis de Terni de grand matin. Nous sommes arrivés à Narni avant le jour, et je n'ai pas vu le pont. Vallées et profondeurs, voisinage et lointains, délicieuses contrées, tout est roche calcaire; pas une trace d'autre chose. Otricoli repose sur une de ces collines de gravier que les courants antiques ont amoncelées. La ville est bâtie de laves amenées de l'autre bord de la rivière.

Aussitôt qu'on a passé le pont, on se trouve sur le terrain volcanique, soit véritable lave, soit roches antérieurement fondues et calcinées. On monte une montagne qu'on pourrait prendre pour une lave grise. Elle contient beaucoup de cristaux blancs en forme de grenats. La chaussée qui va de la hauteur à Citta-Castellana, très-belle et très-unie, est de cette même pierre; la ville est bâtie sur un tuf volcanique, dans lequel j'ai cru découvrir de la cendre, de la pierre ponce et des morceaux de lave. Du château la vue est très-belle; le Soracte se présente isolé, d'une manière très-pittoresque; c'est vraisemblablement une montagne calcaire appartenant aux Apennins. Les espaces de nature volcanique sont beaucoup plus bas que les Apennins, et les eaux qui les déchirent en ont seules formé des rochers et des montagnes; car les beautés pittoresques, les cimes qui surplombent et les autres accidents de paysage sont formés de la sorte.

Ainsi donc, demain soir à Rome! Je le crois encore à peine, et, quand ce souhait sera comblé, que pourrai-je souhaiter encore? Pas autre chose que d'aborder heureusement chez moi avec mon canot et sa cargaison de faisans, et de retrouver mes amis en bonne santé, joyeux et bienveillants.

ROME.

Rome, 1^{er} novembre 1786.

Enn je puis parler et saluer mes amis d'un cœur joyeux! Qu'ils me pardonnent ce mystère, et le voyage, en quelque sorte souterrain, que j'ai fait jusqu'ici! A peine osais-je me dire à moi-même où j'allais. Même en chemin, je craignais encore, et c'est seulement sous la porte *del Popolo* que j'ai été certain de tenir la ville de Rome. Et laissez-moi dire aussi que je pense mille fois, que je pense continuellement à vous, en présence des objets que je ne croyais jamais visiter seul. Ce n'est qu'au moment où j'ai vu chacun enchaîné de corps et d'âme dans le Nord, où j'ai vu toute aspiration vers ces contrées évanouie, que j'ai pu me résoudre à entreprendre un long voyage solitaire, et à chercher le centre vers lequel m'attirait une force irrésistible. Dans ces dernières années, cela était même devenu une sorte de maladie que la vue et la présence des objets pouvaient seules guérir. Je l'avoue maintenant, j'avais fini par n'oser plus regarder aucun livre latin, aucun dessin d'une contrée italienne. Mon désir de voir ce pays était mûr depuis trop longtemps. A présent qu'il est satisfait, je retrouve au fond de mon cœur, pour mes amis et ma patrie, l'affection la plus tendre, et le retour me sera doux, il le sera d'autant plus que je n'emporterai pas, je le sens bien, tous ces trésors pour les posséder seul, pour en user seul, mais qu'ils seront pour d'autres et pour moi, durant toute la vie, des guides et des encouragements.

Oui, je suis enfin arrivé dans cette capitale du monde! Je m'estimerais heureux, si je l'avais vue il y a quinze ans, bien accompagné, conduit par un homme éclairé. Mais, puisque je